

Grâce aux archives du fonds Guilloux, conservées à la Bibliothèque municipale de Saint-Brieuc, Michèle Touret a pu mettre en valeur des variantes dans l'élaboration de l'ouvrage mais aussi des textes inédits, reproduits en annexes (p. 137-165). Sans que l'on puisse savoir s'il s'agit de la vérité ou de fiction, Louis Guilloux raconte, par exemple, comment il a hébergé chez lui, au printemps 1944, une réunion du futur comité départemental de libération (CDL) (annexes C et D). Aussi, qu'il s'agisse de son rôle de témoin lors des scènes de tontes ou d'interprète lors des procès en cour martiale, le romancier s'interroge : à laisser faire dans le premier cas ou en participant dans le second, n'est-il pas le complice de ce qui est en train de se jouer (annexes G, I et K) ? Une incertitude empreinte de mélancolie qui caractérise *O.K., Joe !*

Le tout est agrémenté d'un livret iconographique de vingt-quatre pages mêlant documents officiels, correspondance, témoignages, photographie du CDL des Côtes-du-Nord mais aussi, au plus près de la plume de Louis Guilloux, des passages manuscrits non retenus dans la version finale du roman. On pourra regretter parfois le manque de précision dans le renvoi aux sources et aux annexes, mais rien qui vienne ternir ce bel ensemble, qui jette un regard neuf sur le roman et sa genèse, entre hésitations, ruminations et maturation.

Fabien LOSTEC

doctorant en histoire contemporaine, Université Rennes 2, Tempora-EA 7468

Christian BOUGEARD et François PRIGENT (dir.), *La Bretagne en portrait(s) de groupe. Les enjeux de la méthode prosopographique (Bretagne, XVIII^e-XX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2016, 340 p.

L'ouvrage publié par les Presses universitaires de Rennes sous la direction de Christian Bougeard et François Prigent, intitulé *La Bretagne en portrait(s) de groupe*, est sous-titré de manière plus explicite, *Les enjeux de la méthode prosopographique (Bretagne, XVIII^e-XX^e siècle)*. Bien que la cible géographique soit en effet exclusivement la Bretagne historique, Loire-Atlantique comprise, le sujet de l'ouvrage se borne bel et bien à l'étude des enjeux, des avantages et des limites de la méthode prosopographique. On pourrait en effet concevoir un volume du même type embrassant le champ géographique de la Gascogne, de la Savoie, de l'Alsace – voire du Gâtinais ou de la Sologne. Mais puisque nous sommes en Bretagne, restons-y. L'ouvrage est la transcription d'un colloque organisé à Brest en juin 2014. Il se présente sous la forme d'un volume de 340 pages comprenant une partie introductive, elle-même divisée en trois points (nous verrons lesquels ci-dessous), une première partie consacrée à la prosopographie des élites politiques en Bretagne, une seconde (partie centrale à tous points de vue puisque le projet fut initialement organisé autour du *Dictionnaire Maitron Bretagne*) envisageant les mondes militants, c'est-à-dire ici les mondes *de* militants, de diverses natures ;

enfin, une dernière partie couvrant les « cadres » religieux, militaires et culturels de la société bretonne. L'ensemble se clôt par une conclusion brève mais pertinente de Gilles Richard. L'ouvrage est complété assez classiquement par une liste des auteurs, une liste des sigles utilisés, liste très nécessaire tant ils sont nombreux, et enfin un index, restreint ici aux noms de personnes.

La partie introductive est assez différente du reste du volume, car elle pose des questions générales, de méthode et d'épistémologie. Elle comprend, 1° une introduction générale due aux éditeurs de l'ouvrage, 2° une réflexion sur la prosopographie en tant que méthode de recherche historique et les questions que posent tant sa définition que son utilisation (F. Prigent), enfin, 3° un essai sur l'application de cette « technique » au cas particulier de l'histoire politique de la France contemporaine (Éric Anceau).

Ces remarques préalables étaient nécessaires, avant d'aborder le cas spécifique de la Bretagne moderne et contemporaine. Elles ne prétendent évidemment pas épuiser le sujet, loin de là. Ce n'était pas le but : nous n'avons pas affaire ici à une réflexion théorique sur la prosopographie dans tous ses états. Mais à vrai dire, on se demande si, dans l'état actuel des choses, une telle réflexion est simplement possible. Les textes brefs ici présentés en font la démonstration : ils posent beaucoup plus de questions qu'ils n'apportent de réponses. À vrai dire, on ne sait s'il est possible d'apporter des réponses précises ou si la question de la prosopographie est tellement « ouverte » que toutes les réponses peuvent être apportées – ou presque. Non que la prosopographie soit une méthode vaine par définition. L'intérêt que des chercheurs « sérieux » lui portent aujourd'hui, et surtout les résultats déjà obtenus le démentent, en partie en tout cas car il arrive qu'une communauté scientifique puisse, hélas, partir à la chasse aux fantômes, y compris dans les sciences qu'on appelle « dures ». É. Anceau note (p. 34) que l'on relevait au 7 décembre 2007, 109 000 occurrences du terme sur Google (francophone) et 141 000 le 8 juin 2014. À vrai dire, cela n'a rien d'une explosion mais relève d'une progression significative. Plus intéressant encore, la même recherche opérée le 15 mars 2017 (par nous-même) donne toujours le nombre de 141 000. On voit que la méthode, quel que soit son intérêt, doit, cette stagnation en fait foi, susciter quelques réserves et ne peut être qualifiée de découverte enthousiasmante. É. Anceau indique par ailleurs que, si l'on recherchait conjointement les cinq mots : « prosopographie, histoire, politique, contemporaine, française », on obtenait 26 200 réponses en 2007 et 76 100 en 2014. La même recherche en 2017 donne 78 700 occurrences, progression réelle mais modeste. Tout ceci semble prouver que la prosopographie intéresse mais se cherche. La raison semble évidente : c'est que l'objet lui-même semble encore très flou. Qu'est-ce que la prosopographie ? Les articles qui suivent la partie introductive laissent dubitatif. Est-ce une méthode statistique ou bien la création d'une liste, d'une nomenclature, une accumulation raisonnée de données individuelles, ou encore autre chose ? Ailleurs, dans une réflexion intéressante, Pierre-Marie Delpu notait que : « Une prosopographie pourrait être définie,

a minima, comme une étude collective qui cherche à dégager les caractères communs d'un groupe d'acteurs historiques en se fondant sur l'observation systématique de leurs vies et de leurs parcours. Son ambition première est donc *descriptive* [c'est nous qui soulignons] : il s'agit de rechercher la structure sociale d'un collectif par l'accumulation de données structurées sous la forme de fiches individuelles relatives à chacun de ses membres, avec l'objectif final d'en saisir la structure de groupe par-delà les discours qu'il produit¹⁶ ». Ce flou ne rend pas forcément la recherche absurde : il permet simplement, en fonction des thématiques, des centres d'intérêt, de la constitution des équipes ou des tempéraments, d'aller dans des directions différentes quoique relevant d'un même paysage. L'auteur de ces lignes, qui a abondamment pratiqué ce type de recherches, aurait plutôt tendance à considérer que la part la plus utile et la plus spécifique de la prosopographie serait la constitution de séries individuelles permettant de dégager à la fois les caractères de la population considérée et l'individualité irréductible des destins personnels, bref en un mot le dictionnaire sous différentes formes, non la statistique. Mais on peut avoir d'autres points de vue.

Ces ambiguïtés sont confirmées par la série d'études, souvent très intéressantes, qui constituent le corps du volume lui-même. Dans la première partie, on trouve aussi bien des articles abordant la prosopographie à la manière d'un emboîtement de profils individuels (Bruno Baron et les édiles brestois, Anne de Mathan et Philippe Jarnoux et les députés à la Convention nationale, Martin Siloret et les militants écologistes bretons) que des études à dominante statistique (les parlementaires gaullistes ou socialistes), voire des considérations mixtes comme celles de Paul Boulland sur les dirigeants du parti communiste français en Bretagne. On relève même une recherche qui peut relever d'une forme très particulière de prosopographie, celle qui part d'un individu unique pour aborder ses réseaux, ses amis, son influence, voire ses ennemis ou adversaires (Olivier Herbinet, sur Edmond Michelet).

La seconde partie, consacrée aux militants ouvriers ou d'extrême-gauche, offre les mêmes ambiguïtés ou contradictions, contradictions utiles et porteuses de questionnements liés par nature à ce type de recherche. À cet égard (les autres auteurs, Jean-Yves Guengant, Alain Le Moigne, Daniel Chérel voudront bien considérer que l'intérêt de leurs contributions n'est pas mis en cause), on soulignera, par exemple, la succession (dans l'ordre des pages du livre !) des articles de François et Alain Prigent sur les fusillés de Bretagne pendant la Seconde Guerre mondiale, largement statistique, et de Blandine Lefierdebras et Lydie Porée sur les féministes rennaises, centré sur les réseaux, les influences et leur complexité, tous deux du plus grand

16. Delpu, Pierre-Marie, *La prosopographie, une ressource pour l'histoire sociale*. Hypothèses, Travaux de l'école doctorale d'histoire, Publications de la Sorbonne, 2015, Travaux de l'École doctorale d'histoire, pp. 263-274. (<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01270803>).

intérêt, mais d'un intérêt d'une sorte entièrement différente, ce qui prouve à quel point la prosopographie peut recouvrir des champs d'une vraiment grande diversité.

La troisième partie passe en revue diverses populations que l'on peut ranger parmi les « élites » (mot presque aussi ambigu que prosopographie) : le clergé concordataire (Samuel Gicquel), les évêques (Frédéric Le Moigne), la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC) d'après-guerre (Bernard Giroux), les professeurs du lycée de Rennes à la Belle Époque (Manon Le Guennec)... Là encore, on mettra en exergue deux articles qui mettent en évidence les difficultés considérables que présente toute tentative de prosopographie et tentent de cerner la méthodologie (si cela est possible) permettant d'aborder ces questions : le premier est celui de Laurent Le Gall autour de la « galaxie folkloriste » (le ciblage d'une telle population étant par lui-même riche d'enseignements) et le second, celui d'Erwan Le Gall sur la prosopographie d'un régiment particulier, le 47^e Ri durant la Première Guerre mondiale. Cette dernière contribution montre de manière fort claire à quel point toute prosopographie relève, non d'un travail de Sisyphe ni même de celui des Danaïdes (heureusement), mais plutôt de l'œuvre d'un explorateur sans carte, ni boussole, ni guide « indigène »...

Au total, un ouvrage utile, une étape sur un chemin qui n'est pas près de s'achever, un essai partant d'une méthode pour tenter de l'appliquer à des objets variés, même si cette méthode n'est elle-même pas définie de façon rigoureuse, parce qu'elle ne peut pas l'être.

Jean-François TANGUY

André LESPAGNOL et Matthieu LEPRINCE (dir.), *Les mutations de l'enseignement supérieur et de la recherche en Bretagne (1945-2015). Déploiement territorial, diversification et essais de structuration*, postface de Christian Le Bart, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Espace et territoire », 2016, 480 p.

Le long titre de cet ouvrage qui publie les actes d'un colloque tenu à Rennes en juin 2015 dit bien l'ambition et les problématiques des deux directeurs de cette recherche collective.

Travail de longue haleine engagé en 2012 par André Lespagnol et Matthieu Leprince sous l'égide de la Maison des sciences de l'homme en Bretagne (MSHB) et avec l'appui de collectivités territoriales (Région Bretagne, Rennes Métropole), c'est l'aboutissement d'une véritable recherche pluridisciplinaire en sciences humaines qui a été ponctuée de journées d'étude et de séminaires. Qu'on en juge : l'ouvrage réunit les contributions de vingt-huit chercheurs, historiens, géographes, politistes, sociologues, économistes, juristes, ingénieurs. Partant du constat d'un « retard breton » à la Libération, l'Université dans l'Ouest étant alors réduite à